title : Notices de *Mélicerte*, Œuvres de Molière (éd. Montaiglon)

creator : Anatole de Montaiglon

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpusmoliere/critique/montaiglon\_notice-melicerte/

source : Montaiglon, Anatole (1824 – 1895), *Œuvres de Molière*, Lemonnyer, Paris, 1890.

created : 1890

language : fre

## Notice de *Mélicerte*.

$I$ Les plaisirs du Roi et les Ballets de Cour, si à la mode depuis Henri IV, comptent dans l’œuvre comme dans la vie de Molière. *Tartuffe* a commencé par faire partie des *Plaisirs de l’Ile enchantée* avec *La Princesse d’Elide*, une reprise des *Fâcheux* et *Le Mariage forcé*. Plus tard *L’Amour médecin*, les *Amants magnifiques*, *Georges Dandin*, *Monsieur de Pourceaugnac*, l’adorable *Psyché*, *Le Bourgeois Gentilhomme* et *Le Malade imaginaire* seront écrits pour le même besoin.

Molière n’avait pas eu le temps de terminer en vers *La Princesse d’Elide*; il ne l’a pas eu davantage pour *Mélicerte*, qui a fait partie du grand *Ballet des Muses*. Celui-là a été plus souvent dansé et joué que d’autres Ballets, de la fin de 1666 jusqu’en octobre 1667, toujours avec un changement, avec des suppressions et des additions dont il serait trop long et trop minutieusement bibliographique de parler pour qu’on puisse entrer ici dans le détail. Il est, dans son ensemble, l’œuvre de Benserade, et l’on ne doit pas oublier que le Roi, Madame, Madame de Montespan et Mademoiselle de La Vallière y dansaient, à leur grand plaisir et à l’admiration de ceux des Courtisans qui figuraient à côté de ces Etoiles, et des spectateurs privilégiés.

La fin de *La Princesse d’Elide*, arrêtée comme scènes, avait été jouée en prose, à la façon d’une pièce Italienne *all’improviso*, et peut-être, dans $II$ L’entassement de richesses du *Ballet des Muses*, où figuraient, aussi bien que la Troupe de Molière, l’Hôtel de Bourgogne et les Comédiens Espagnols, n’a-t-on donné de *Mélicerte* que les deux Actes écrits ; Molière n y est pas revenu, et nous n’en avons rien. Lagrange est là-dessus fort précis : « Cette Comédie n’a point été achevée ; il n’y avoit que ces deux actes de faits lorsque le Roi la demanda. Sa Majesté en ayant été satisfaite pour la Fête où elle fut représentée, le Sieur de Molière ne l’a point finie. » Certainement, de même qu’il a si bien ailleurs peint la jalousie, il aurait aussi mis du sien dans l’expression du trouble et de la douleur des deux Amants, violemment séparés par la découverte de l’illustre naissance de Mélicerte, et de leur joie quand on reconnaît que Myrtil est tout aussi bien né.

Comme date précise, il est sûr que *Mélicerte*, dont les deux Actes n’ont été imprimés que dans l’édition posthume donnée par Lagrange en 1682, a été jouée à l’origine, c’est-à-dire le 2 décembre 1666, au Château de Saint-Germain.

C’est le grand Baron qui jouait Myrtil. Grimarest, plus tard son ami et qui par là devait le savoir lui-même, a raconté que, pendant les répétitions, Mademoiselle Molière lui donna un soufflet dans un moment de vivacité. La colère indisposa tellement l’enfant (il avait alors treize ans), qu’à la représentation il osa demander au Roi, qui le lui accorda, la permission de se retirer. Est-ce ce coup de tête qui força Molière à interrompre et ensuite à ne pas terminer *Mélicerte* ? Mieux inspiré, Baron, revenu au bercail, devait, quatre ans après, à dix-sept ans et dans toute la grâce de sa jeunesse, rentrer dans la Troupe et jouer, dans *Psyché*, le rôle de l’Amour.

Le sujet de Mélicerte a été inspiré à Molière par l’histoire Egyptienne de Timarète et de Sésostris dans *Le Grand Cyrus de* Mademoiselle de Scudéry. En même temps, ou plutôt avant elle, Pierre de Marcassus, un *Pédant*, comme on eût dit alors — car il était professeur au Collège de La Marche à Paris, où il mourut fort vieux en 1664 — avait écrit, sous le titre de *Les Pêcheurs illustres*, une Tragi-Comédie dont le sujet est exactement le même. Alexandre et Armille, après la mort de leurs deux mères, sont élevés ensemble dans une île voisine de Délos. Ils s’aiment, quand Armille est reconnue pour la Princesse de Délos. Le garçon désespéré se jette dans la mer ; Armille, non moins désespérée, veut le suivre dans la $III$ mort ; mais il était tombé dans les filets de pêcheurs qui l’avaient sauvé, et, comme on lui découvre aussi une naissance illustre, le tout finit par un mariage. C’était forcément par des péripéties analogues, couronnées par le même bonheur, que Mélicerte se devait dénouer.

Mademoiselle de Scudéry s’est-elle inspirée de Marcassus ? L’épisode de Sésostris, fils d’un Roi d’Egypte détrôné, et de Timarète, fille de l’usurpateur Amasis, est dans la sixième partie du *Grand Cyrus*, et celui-ci, terminé seulement en 1657, ne commença à paraître qu’en 1649, alors que *Les Pêcheurs illustres* ont été imprimés en 1648.

Molière a dû connaître aussi bien Marcassus que Mademoiselle de Scudéry, et ceux-là, comme lui-même, sont dans le sens des Romans Grecs, dont la vogue a été si grande en France au seizième siècle et sous Louis XIII. *Les Ethiopiques* de l’Évêque Héliodore, c’est-à-dire les aventures de Théagène et de Chariclée, qu’Amyot avait traduites et que Racine jeune rendait à ses Maîtres de Port-Royal parce qu’il en savait le texte par cœur, n’ont pas été seulement peintes dans les galeries de châteaux et traduites ensuite en tapisseries. C’est d’elles et des autres *Erotici Graeci* des Bas-temps, bien plus que de *Daphnis* et *Chloé*, que sont sortis les Romans de Madeleine de Scudéry, de La Calprenède et de leur École, comme le Roman de *l’Astrée* et toutes les *Bergeries* dramatiques sont sorties de l’*Amintas* du Tasse et du *Pastor fido* de Guarini.

Pour *Mélicerte,* si la Pièce, c’est-à-dire ses deux premiers Actes, est dans toutes les éditions des Œuvres complètes de Molière, elle n’en est pas pour cela plus connue. S’il ne l’a pas terminée et ne l’a pas imprimée, c’est qu’il l’a condamnée, qu’il Ta trouvée mauvaise et indigne de lui. La conclusion pourrait bien être très fausse. Molière, par sa condition de Directeur de Troupe, devait, aussi bien comme auteur que comme Acteur, suffire à cette lourde charge, en donnant toujours du nouveau. En réalité, il n’a pas eu le temps de s’y remettre ; il devait marcher toujours et aller de l’avant sans s’attarder au passé. Pourtant ses Comédies nobles, aussi bien que son jeu d’acteur dans la Tragédie, lui tenaient plus au cœur qu’on ne croit. Le public aime les gens tout d’une pièce ; il admet plus que difficilement à quelqu’un qui sort de l’ordinaire une valeur, et il se refuse à lui en reconnaître plusieurs. Pour lui, Molière était un excellent acteur et même un bon auteur comique ; il n’avait pas tort, à coup sûr, et nous devons peut-être à son injustice d’avoir poussé et forcé Molière $IV$ à produire et à faire des chefs-d’œuvre dans le sens qu’on attendait de lui ; mais ses pièces tendres et nobles ont du mérite. Des situations et des vers qu’on admire dans *Le Misanthrope* viennent de *Don Garcie*, avec lequel on ne compte pas assez ; il y a, dans *La Princesse d’Elide* et dans *Les Amants magnifiques*, des passages et des scènes d’une délicatesse parfaite, qu’on admirerait, si elles étaient d’un autre que de Molière. Racan a écrit de charmantes *Bergeries* ; si *Mélicerte* s’y trouvait, on n’aurait pas pour elle assez d’éloges ; on l’inventerait, on la citerait, et ce ne serait que justice. La Fontaine connaissait bien *Mélicerte* et s’en est souvenu. Tous ceux qui, dans son *Philémon et Baucis*, publié en 1685, sont touchés du passage exquis :

Ces mets, nous l’avouons, sont peu délicieux,

Mais, quand nous serions Rois, que donner à des Dieux,

C’est le cœur qui fait tout…

n’oublient-ils pas ceux de Myrtil offrant son petit oiseau :

Le présent n est pas grand, mais les Divinités

Ne jettent leurs regards que sur les volontés ;

C’est le cœur qui fait tout :

Benserade, qui pourtant trouvait dans Molière un rival de ses succès, ne lui marchandait pas l’éloge dans le quatrain du livret même du *Ballet des Muses* :

Le célèbre Molière est dans tout son éclat ;

Son mérite est connu de Paris jusqu’à Rome.

Il est avantageux partout d’être honnête homme,

Mais il est-dangereux avec lui d’être un fat.

Sans parler de l’éloge du Roi, si naturel chez Molière qu’il lui portait toujours bonheur, il y a, dans *Mélicerte*, plus d’un passage hors de pair, et M. Edouard Thierry, si bon juge de Molière, l’a fort bien dit

« La scène du bavard et taquin Lycarsis, qui ne veut pas raconter ce qu’il a vu quand on l’en prie, et qui enrage quand on ne veut plus l’écouter ; — celle du sot bonhomme, qui prend pour lui les aveux à demi-mot que lui font les deux Bergères éprises de son fils ; — le quiproquo des deux portraits de Myrtil, que se montrent confidemment les deux $V$ Bergères et quelles croient avoir échangé par mégarde, avant d’avoir découvert qu’elles sont rivales, — la scène exquise où Myrtil refuse ingénument de choisir entre deux mérites dont il se sent indigne, et s’excuse, doucement obstiné, de ne pouvoir aimer que Mélicerte ; — celle enfin où son amour touche si bien son père, en dépit de lui-même, que celui-ci s’engage à obtenir pour lui Mélicerte de l’oncle dont elle dépend ; tous ces épisodes », malgré le costume de convention, les noms à l’antique des personnages et la fable romanesque, « ont leur mouvement naturel et aisé, celui de l’œuvre humaine de Molière ».

La merveille en effet, c’est surtout la scène où Myrtil, — cet ancêtre de Chérubin, qui, lui aussi, n’a que treize ans, mais plus tendre et plus vraiment passionné que le Page de Beaumarchais — retourne en sa faveur Lycarsis et où celui-ci, que jouait Molière, s’étonne de son indulgence :

Ah, que pour ses enfants un père a de faiblesse !

Veut-on rien refuser à leurs mots de tendresse,

Et ne se sent-on pas certains mouvements doux

Quand on vient à songer que cela sort de vous ?

Térence n’aurait pas mieux dit.

Si La Fontaine se souvenait de la Pièce de son ami, Baron, le vrai héros de *Mélicerte*, pour lequel le rôle de Myrtil avait été composé et écrit de manière à s’ajuster avec son âge et avec sa voix, s’en souvenait aussi ; car c’est précisément cette scène que Baron, dans la même année 1685, inséra dans sa petite Pièce des *Enlèvements* pour avoir le plaisir de la rejouer de nouveau. C’était une -juste gratitude pour le maître qui l’avait aimé comme un père, qui avait deviné l’homme dans l’enfant et qui avait fait de lui le grand Acteur que l’on sait.

Molière eût été touché de la sincérité de ce témoignage de reconnaissance, et Baron, ce jour-là, a été mieux inspiré que plus tard Guérin, le fils unique du second mariage de la veuve de Molière. En 1699 — Guérin avait alors vingt et un ans — il se reprit à *Mélicerte*, non pas seulement pour la terminer, ce qui eût été admissible, en y ajoutant un dénouement, qu’il a naturellement emprunté à Mademoiselle de Scudéry, mais pour la refaire et la récrire. La maladresse et la présomption sont égales et suffisent à donner une méchante idée de son jugement et de son goût, malgré l’étrange raison qu’il en donne dans sa Préface : $VI$ « On me blâmera peut-être d’avoir mis en vers irréguliers ce que Monsieur de Molière avoit fait en grands vers. Je ne l’eusse jamais fait sans les avis de personnes éclairées qui je consultay là-dessus, et qui me firent connoistre que les vers libres, étant plus enjouez, étoient plus dans le goût de la Pastorale. »

Le malheureux croyait bonnement que les vers libres étaient faciles et que les siens vaudraient mieux que les alexandrins de Molière. Rien au contraire de plus difficile, et bien peu de gens y ont réussi ; il y faut la main d’un maître ouvrier, et ceux de l’*Amphitryon* auraient bien dû le faire réfléchir et le détourner de porter une main imprudente sur une œuvre qu’il ne pouvait que gâter. Il est difficile d’être plus incolore, plus plat et plus sot. Aussi, malgré la protection de la Princesse Douairière de Conti, à laquelle il dédia sa Pièce pour la remercier de lui avoir obtenu d’être joué, il n’eut pas le succès que sa vanité naïve comptait bien mériter. Les Comédiens du Théâtre-Français avaient eu toute raison de ne pas l’accepter, et la Raisin, qui s’intéressait à Guérin, fut assez mal inspirée de demander au Grand Dauphin, qui ne pouvait guère la refuser, de la donner à Fontainebleau. Le musicien Michel Richard de Lalande, excellent Organiste, l’un des Maîtres de la Chapelle de Versailles et surtout connu par ses compositions religieuses, l’avait pourtant soutenue de sa musique sans arriver à la faire réussir. Gacon nous en est témoin :

Lalande par ses sons enchantoit mes oreilles ;

Heureux si, satisfait de nous plaire en Latin,

Il n eût point travaillé sur les vers de Guérin ;

Car, dès le même soir, la Cour à Mélicerte,

De Lulli, de Molière exagéra la perte,

Et Lalande et Guérin, sifflé s des Courtisans,

Même au sein des flatteurs, furent sans partisans.

On dit que Lalande la fit, un peu plus tard recevoir en 1705 à l’Académie de musique, mais, comme elle ne fut pas représentée, on ne sait - si, pour en faire tout à fait un Opéra, Guérin n’avait pas remanié son œuvre, toujours pour améliorer Molière. Il peut ne pas l’avoir retouchée ; à côté des scènes, auxquelles il n y avait qu’à appliquer un récitatif, alors fort simple, il y a des Intermèdes que Lalande avait mis en musique dès le premier jour.

$VII$ En 1864, des fragments de la vraie *Mélicerte* ont été insérés, dans trois représentations de *La* *Comtesse d’Escarbagnas*, pour être la comédie dont le vicomte lui donne le régal, et ils *y* furent très accueillis. L’exemple serait bon à suivre et les deux actes entiers, où l’on aurait peut-être avantage à faire jouer Myrtil par une femme, à cause de l’extrême jeunesse du rôle, feraient merveille aux Anniversaires de Molière. En attendant que l’idée en vienne, que ceux qui ne connaissent pas ou qui ont oublié *Mélicerte* se donnent le plaisir de la lire avec soin ; ils seront payés de leur peine.

Il serait cruel de leur conseiller de lire les trois Actes du remaniement de Guérin ; cela ne regarde absolument que les très curieux.

Quant à la *Pastorale comique*, que le Registre de Lagrange appelle la *Pastorale de Coridon*, du nom du Berger qui en était le principal personnage, elle a fait aussi partie du *Ballet des Muses*, et l’on en a encore moins. que de *Mélicerte*, qu’elle remplaça le 5 janvier 1667. Il y a de l’esprit, de la fantaisie, même un peu de bizarrerie dans ses fragments, qui sentent la verve hâtive de l’improvisation, mais ils ne sont ni du ton, ni de la valeur de *Mélicerte*. Notre curiosité n’en doit pas moins savoir gré au livret du *Ballet des Muses* qui nous les a seul conservés, Lagrange, qui a sauvé *Mélicerte*, ne les ayant pas trouvés assez importants pour les lui réunir.

Ils n’ont été joints aux Œuvres de Molière qu’à partir de la grande édition de 1734, intéressante par les nombreuses indications de scène quelle ajoute d’après la tradition du Théâtre ; ils y sont, à la suite de *Mélicerte*, accompagnés de cette note :

« Cette *Pastorale héroïque*… fut suivie d’une *Pastorale comique*, espèce d’impromptu mêlé de scènes récitées et de scènes en musique, avec des Divertissements et des Entrées de Ballet. Il y a apparence que les paroles chantées, qui font partie de l’action, sont de Molière, ainsi que l’invention et les Dialogues récités. Comme cette dernière Pièce n’a jamais été imprimée dans les Œuvres de Molière, on a jugé à propos, pour rendre l’édition plus complète, de l’imprimer en l’état où elle est, quoiqu’il ne nous en reste que le nom des Acteurs, l’ordre des Scènes, avec les paroles qui se chantoient. »

L’éditeur de 1734 a pleinement raison. Les paroles de la *Pastorale comique* sont certainement de Molière ; il suffit de les comparer aux autres paroles des Intermèdes de musique de toutes ses autres Pièces.

Pour *Le Sicilien ou l’Amour Peintre*, qui a remplacé à son tour la *Pastorale* $VIII$ *comique*, il a de même fait partie du *Ballet des Muses* ; mais, comme il s’en est détaché et qu’il a eu à la Ville le même succès qu’à la Cour, il a pris sa place personnelle, et ce sera la Pièce suivante. Par là il n’y a pas à en parler aujourd’hui, d’autant plus que le *Sicilien* a été réellement et entièrement écrit par Molière en vers libres non rimés.

La chose mérite d’être examinée et prouvée ; ce sera le sujet de la prochaine Notice.

Anatole de Montaiglon.